

veulent passer et à chaque instant la masse arrêtée égrène quelques-uns des manifestants qui, suivant un omnibus, une voiture, réussissent à franchir le barrage.

Cela prenait du temps, mais on arrivait à passer, et de l'autre côté on se reformait.

Après une course folle, le long des rues qui entourent l'Hôtel de Ville et où aucun agent ne gêne les chats, on se masse rue Vieille-du-Temple. Là, on se trouve en face d'une boutique dont le propriétaire s'appelle Lévi.

— Mort aux juifs ! cri quelqu'un.

Et on se prépare à briser les vitres. Heureusement, de la queue de la colonne, quelqu'un crie que la police arrive et qu'il faut avancer. On abandonne la boutique intacte et on repart dans la direction de la place de la République.

On trouve cette place gardée. Mais on force la ligne et on se répand sur les grands boulevards. Mais là, des forces policières sérieuses s'opposent au passage. On est forcée de se disséminer... Dès lors, à ce moment, les étudiants voient entrer dans leurs rangs un tas d'individus de toutes sortes, hurlant, bavillant...

Pour les éviter, ils remontent au pas de course le boulevard Magenta, et, une fois à l'église Saint-Laurent, reviennent par le boulevard de Strasbourg jusqu'au boulevard Saint-Denis. Ils reprennent la chaussée en criant : « Aux journaux ! »

La rue Montmartre est gardée comme une véritable forteresse. Une partie des manifestants est rejetée vers la place de la Bourse. Ils reviennent par la rue Réaumur. On les repousse de nouveau. Une bagarre se produit. Des arrestations sont opérées... Mais aucune n'est maintenue.

Pendant ce temps, les élèves de l'Ecole des hautes études commerciales, partis du boulevard Maleherbes en monôme, se dirigent vers le domicile de M. Mathieu Dreyfus, boulevard Haussmann. Ils sont repoussés et vont boulevard des Italiens où ils rencontrent encore des agents. Une collision s'engage. Encore des arrestations, sans suites accueillies.

Une tentative pour aller rue de Bruxelles est également infructueuse.

Somme toute, beaucoup de tapage et pas grand mal. Du reste, ce n'est que la préparation. On se réservait pour le meeting du soir, où se sont passés des événements bien plus graves, comme on a pu le voir dans le compte rendu de notre collaborateur Chin-cholle.

UN CRIME RUE ROYER-COLLARD

Un crime, dont l'auteur est encore inconnu, a été commis, l'avant-dernière nuit, vers quatre heures et demie, à l'hôtel de Bordeaux, 8, rue Royer-Collard.

La victime est une femme galante, que la police connaît fort bien et nommée Léontine Caluras, née à Angoulême, âgée de cinquante ans environ.

Le 14 novembre dernier, elle vint louer dans l'hôtel la chambre n° 8, qu'elle payait mensuellement trente francs. Tous les soirs, Léontine Caluras ramenait chez elle des individus qu'elle allait racoler dans les bars de la place Maubert où elle était fort connue sous le nom de « la Trottinette ». Elle avait une prédilection pour les ivrognes, qu'elle dévalisait du reste consciencieusement.

Elle rentra seul hier matin, à quatre heures. A quatre heures et demie du soir, le garçon vint lui apporter des serviettes propres. Il frappa à sa porte sans recevoir de réponse. Il ouvrit et trouva la locataire étendue, tout habillée, sur son édredon, la tête était horriblement maculée de sang coagulé autour de trois blessures, l'une au-dessous de l'œil gauche et deux autres derrière l'oreille, du même côté. La cardotte était, en outre, presque complètement tranchée.

Le garçon courut prévenir M. Lanet, commissaire du quartier, qui vint, en même temps que M. Cochefert, chef de la Sûreté, pour procéder aux constatations.

Les armoires et les tiroirs étaient ouverts et avaient été fouillés de fond en comble. La poche de la victime avait été coupée. Le vol est donc le mobile du crime.

Tous les agents ont été lancés sur les traces de l'assassin présumé, un ancien amant de Léontine Caluras.

Un déplorable accident est arrivé hier en gare du Nord.

Un lampiste, nommé Charles Grand, âgé de trente-sept ans, était monté sur le toit des wagons pour nettoyer et préparer les lampes. En sautant d'une voiture à une autre, le malheureux employé glissa, perdit l'équilibre et tomba sur la voie. A ce moment passait une locomotive faisant une manœuvre. Le mécanicien ne put stopper à temps et le pauvre lampiste fut mis par les roues en piteux état. Il a été transporté mourant à l'hôpital Lariboisière.

Tous les gardiens de la paix amenaient, avant-hier soir, au poste de la rue de Choiseul, un employé de commerce, Alexandre B..., qui venait d'être surpris volant à l'étalage d'un librairie de l'avenue de l'Opéra.

Pendant que le brigadier de service interrogait Alexandre B..., sur son état civil, le malheureux, qui n'avait pas encore été fouillé, sortit rapidement de sa poche un flacon rempli de laudanum et en avala le contenu. Des soins lui ont été aussitôt donnés dans une pharmacie voisine, mais son état ayant paru très grave, il a été transporté à Lariboisière.

Même. Mais ces pitées, ces calomnies ou ces ironies, qui variaient suivant son attitude, et qu'elle ne pouvait bailleronner, l'exaspéraient. Et pas de compensation dans la vie intime ! Son père n'était plus le même, toujours maintenant sur la défensive, comme par une crainte d'être jugé ou influencé par elle. Sa belle-mère lui témoignait de l'affection, mais lui montrait un cœur si vide, un cerveau si léger, que cette affection semblait une chose sans raison d'être et sans racines, une floraison factice qui se fanaient au moindre courant d'air froid, une bulle de savon qui éclaterait au premier petit souffle hostile.

En jugeant ainsi, Georgette ne se trompe pas. La question de son mariage dissipait l'apparente tendresse, fit surgir les sentiments presque haineux, les phrases cinglantes, les mots amers. Peu s'en fallut qu'Yvonne allumât la guerre entre le père et la fille.

Georgette de Lughan aimait le romancier Pierre Essenault. Il n'osait demander sa main, n'ayant nulle fortune. Ses livres, ses chroniques, lui rapportaient à peine dix à douze mille francs par an. L'avvenir s'ouvrait devant lui, c'est vrai, car il n'avait pas encore atteint la trentaine, et déjà il tenait un bon rang parmi les jeunes littérateurs. Mais comment, avec ce mince et aléatoire revenu, prétendre à devenir le mari d'une jeune fille dont les parents vivaient sur le pied de cent mille francs de rente ?

Si la dot de Georgette répondait à ce train de maison, Essenault aurait l'air d'un ambitieux et d'un intriguant. Et si, comme le bruit en courrait, c'était cette dot qui payait le luxe de sa coquette belle-mère, la pauvre enfant perdrait, avec sa fortune, le droit et la possibilité de se marier suivant son cœur, à moins de tomber dans d'horribles privations, que lui, Pierre n'aurait pas l'indignité de lui imposer.

La question d'argent ne la préoccupait pas. Elle avait la charme fierté d'être aimée, épousée pour elle.

Reproduction interdite.

LES CAFÉS CARVALHO

Quand on veut effrayer un Oriental, on lui promet du mauvais café.

Le mauvais café ? Mais c'est ce que nous prenions le plus souvent avant l'avènement de la marque qui est le triomphe du jour : les Cafés Carvalho.

Toutes les bonnes maisons le livrent en boîtes cachetées où sont concentrés la plus rare finesse et l'arôme, le plus exquis. Adresses-vous 26, rue Cadet, à la maison de gros, si vous ne les trouvez pas chez votre épicerie.

VICTIMES DU FROID

Le froid a fait, hier matin, plusieurs victimes.

A sept heures, un paveur, Eugène Vacheron a été frappé d'une congestion cérébrale, à la porte de Pantin. Il est mort à la pharmacie où on l'avait transporté.

Un demi-heure plus tard, rue de Vaugirard, un employé de commerce, Pierre Chabaud, âgé de quarante-cinq ans, est tombé sur la voie publique. On n'a relevé qu'un cadavre.

A huit heures, avenue de Versailles, un ouvrier menuisier, Paul Petitjean, âgé de cinquante-cinq ans, demeurant à Auteuil, a été également frappé d'une congestion. Il est mort pendant qu'on le conduisait à son domicile.

Enfin, une jeune fille de vingt-huit ans, Mlle Henriette Bonnet, ouvrière fleuriste, a rendu le dernier soupir vers neuf heures, sur le boulevard Sébastopol. Le corps a été porté à son domicile.

L'abus de la table pendant cette saison entraîne des phénomènes de congestion du côté du foie, teint jaune terreaux, perte d'appétit, et coliques sévères. On régira promptement contre ces états congestifs, et l'on pourra empêcher le retour, en prenant, à l'issue de chaque repas, une ou deux cuillères à café d'eau des Carmes Boyer, pure ou couverte d'eau. Eminemment digestive et fortifiante, l'eau des Carmes régularise la circulation générale et équilibrera le travail nutritif. L'usage régulier de ce rosi des cordiaux, recommandé par les hygiénistes, apporte toujours un bien-être général.

M. Cochefert, chef de la Sûreté, recevait hier matin, la visite d'un jeune homme qui venait lui demander de le faire écrouer au Dépot.

— Je me nomme Ludovic Lefèuvre, dit le visiteur, j'ai vingt-quatre ans et je suis employé de commerce. Tout récemment, j'ai passé en police correctionnelle, à Paris, pour avoir volé 500 francs à mon patron. J'ai été condamné à un mois de prison avec application de la loi Béranger.

Lefèuvre ajoute que le ministère public, estimant que le vol par salarié était justiciable de la Cour d'assises, avait fait opposition au jugement.

J'ai été averti que j'allais être traduit devant le jury de la Seine et je viens me constituer prisonnier. Arrêtez-moi donc et faites-moi conduire au Dépot.

M. Cochefert a fait remarquer à Lefèuvre que, n'ayant aucun mandat contre lui, il ne pouvait faire droit à sa singulière requête.

— Eh bien ! puisqu'il en est ainsi, poursuit-il, je resterai ici jusqu'à ce qu'en mon membre.

Il a été emprisonné, en effet, par deux agents de la Sûreté qui l'ont simplement mis déhors.

Jean de Paris.

Mémento. — Mme C..., dont le mari est cocher de fiacre, s'est jetée, hier matin, par la fenêtre de son logement, situé au quatrième étage, rue Marie-Louise. Elle a été transportée, grièvement blessée, à l'hôpital Saint-Louis.

J. de P.

LES COLONIES

TONKIN

Le courrier du Tonkin, arrivé hier à Marseille, a apporté des renseignements détaillés sur les troubles dont le *Figaro* recevait, il y a deux jours, l'annonce télégraphique.

Je les résume aujourd'hui très brièvement.

Dans divers villages et villes du Delta, de nombreuses bandes ont attaqué nos garnisons, nos postes et les milices indigènes.

La simultanéité de ces attaques montre qu'un mot d'ordre avait été donné.

Voici comment on les explique :

Ils y quelques mois, un jeune Annamite, nommé Kylong, élevé par nous au lycée d'Alger, mécontent de n'avoir pas reçu du gouvernement tonkinois un emploi en rapport avec son mérite et son éducation, s'était fait passer pour prophète aux yeux de ses compatriotes. On l'appelait l'enfant du miracle. Désireux d'utiliser son ascendance moral sur les « n'haques » il avait, d'accord avec le titulaire européen d'une vaste concession dans le Nord, recruté plusieurs milliers de « travailleurs ».

Mais les autorités locales, justement inquiètes des menées de « l'enfant du

miracle », le firent arrêter, condamner et déporter au bagne de Poulo-Condore.

Ses partisans, soit pour exécuter le programme qu'il leur avait tracé, soit pour se venger contre les Européens de l'anéantissement de leurs espérances, ont tenté le mouvement insurrectionnel qui vient d'être heureusement réprimé.

Jean Hess.

GAZETTE DES TRIBUNAUX

TRIBUNAL CIVIL : LA SUCCESSION D'ALLAN-KARDEC

— NOUVELLES JUDICIAIRES.

C'est aujourd'hui mardi que M. le substitut Le Bourdellès doit donner ses conclusions dans le curieux procès auquel donné lieu la succession d'Allan-Kardec, et qui intéresse tous les spirituels.

On sait qu'une parente de Mme Allan-Kardec, veuve du célèbre visionnaire, demande la révocation d'un legs important qu'elle a fait à la Société de librairie spirite.

M. Poincaré a développé éloquemment les conclusions de la demande, et j'ai préparé précédemment sa plaidoirie.

Après lui, M. de Bigault du Granrat a soutenu les intérêts de la Société de librairie spirite, qui date de 1869, et dont le caractère sérieux ne saurait être contesté.

M. Baumann provoque en duel son trop heureux rival. Un duel inénarrable s'ensuit : six balles furent échangées sans résultat, au bois de Boulogne, entre les deux Polonais, dont l'un est architecte et l'autre sculpteur.

Furieux du résultat négatif de la rencontre, Baumann résolut de tuer Silberstein au saut du lit.

Un beau matin du mois de septembre, il faisait irrruption, le revolver au poing, dans la chambre de son ennemi, et tirait six balles dans la direction du lit où les deux tourtereaux reposaient côté à côté.

Mais la colère faisait trembler sa main ; Silberstein avait eu le temps de se cacher sous les couvertures. Bref, il fut tué sans pourvoir pour la peur, et la jeune modiste aussi.

La 9^e Chambre, malgré la plaidoirie de M. Henri Géraud, a condamné hier le vindicatif Baumann à dix mois de prison.

M. Baumann provoque en duel son trop heureux rival. Un duel inénarrable s'ensuit : six balles furent échangées sans résultat.

M. Charles Lachau défend très chaleureusement la cause du spiritisme. Il s'agit, dit-il, d'une véritable science, qui a bien le droit de réunir dans une librairie ses documents, ses publications, les résultats de ses recherches, et qui a produit déjà de fort intéressantes découvertes.

— C'est par l'étude des hallucinations, des pressentiments, des visions et autres phénomènes encore inexplicables qu'Allan-Kardec a commencé l'étude scientifique de ce qu'on appelle « la force psychique ». Les spirites, qui espèrent découvrir le secret des communications entre les vivants et les morts, ne sont encore qu'au début de leurs recherches. Il ne faut pas les décourager.

— Le spiritisme, a dit Allan-Kardec, n'est pas une religion nouvelle ; c'est un nouveau champ d'investigations scientifiques et contrôlées, ouvert sur le monde immatériel qui s'agit autour de nous. Les spirites pensent que si l'âme est immortelle, elle nous crée des devoirs dans notre vie terrestre, ce que l'athéisme supprime. La devise inscrite sur leurs livres est : « Hors de la charité, point de salut ! »

La librairie spirite contient toutes sortes d'ouvrages sur le magnétisme, l'hypnotisme, le somnambulisme. L'hypnotisme n'a-t-il pas acquis ses lettres de noblesse dans la science après les travaux de Charcot et de ceux qui perséverent dans ses recherches ? La suggestion n'est-elle pas une étude à laquelle on se livre même au Palais de Justice ? Et M. Lachau cite une expérience faite dans la Chambre du Conseil des appels de police correctionnelle, sous la présidence de M. Marais, aujourd'hui procureur à la Cour de cassation. Le docteur Motet suggestionna un individu accusé de vol, et lui fit prendre une montre qui se trouvait dans la poche du président. Le *Droit* rapporta en son temps cette expérience.

M. Poincaré avait plaidé que la Société de librairie spirite était surtout une association de captation. M. Charles Lachau répond que M. et Mme Rival, dits Allan-Kardec, ont été les fondateurs et les directeurs de la librairie pendant quinze années. Les bénéfices étaient versés dans le fonds social pour augmenter l'importance de la librairie.

M. Félix Faure a reçu également M. Imbert, président, et les membres du bureau de la Société des anciens élèves des Écoles des arts et métiers, qui l'ont prié de vouloir bien honorer de sa présence le bal annuel de la Société.

M. Félix Faure a accepté.

Des décisions rendues par le Tribunal de la Seine en 1881, par le président Aubépin en 1883, par le président Calmon à Bordeaux en 1885, par le Tribunal de Bordeaux en 1890, ont toutes reconnu la validité de la société.

Après la plaidoirie de M. Touchard pour M. Gérard, qui avait acheté à la Société de librairie spirite l'immeuble de l'avenue de Ségar dépendant de la succession d'Allan-Kardec, le Tribunal a renvoyé, comme je l'ai dit, la cause à aujourd'hui mardi pour les conclusions de M. le substitut Le Bourdellès.

Je ferai connaître le jugement.

Deux Polonais, Silberstein et Baumann, se disputaient le cœur d'une jeune modiste, Mlle Berthe Mellet. Ce fut Silberstein qui l'emporta.

Baumann provoqua en duel son trop heureux rival. Un duel inénarrable s'ensuit : six balles furent échangées sans résultat, au bois de Boulogne, entre les deux Polonais, dont l'un est architecte et l'autre sculpteur.

Furieux du résultat négatif de la rencontre, Baumann résolut de tuer Silberstein au saut du lit.